

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Pour célébrer les cent ans d'Angéline de Montbrun

Des idoles au Dieu de Jésus-Christ

Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, dans *Oeuvres romanesques. I*, édition préparée et présentée par Roger Le Moine, coll. du « Nénuphar », Montréal, Fides, 1974, 243 p.

Angéline de Montbrun ou les abîmes de la critique, étude à paraître dans un numéro de la Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français, en 1982

Jean Le Moyne, *Convergences*. Montréal. H.M.H. 1961 p. 89.

Jean Éthier-Blais, *Laure Conan présentée par M. Dumont*, *Le Devoir*, 14, 10, 61 : 11.

Soeur Jean-de-l'immaculée. *Angéline de Montbrun*, *Le Roman canadien-français*, coll. « Archives des lettres canadiennes », 3, Montréal et Paris. Fides. 1965. p. 105-122

Roger Le Moine. *Introduction à Angéline de Montbrun*, op. cit., p. 93.

Jean Le Moyne. op. cit.. p. 89.

Gabrielle Poulin

Numéro 24, hiver 1981–1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40199ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Poulin, G. (1981). Compte rendu de [Pour célébrer les cent ans d'Angéline de Montbrun : des idoles au Dieu de Jésus-Christ / Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, dans *Oeuvres romanesques. I*, édition préparée et présentée par Roger Le Moine, coll. du « Nénuphar », Montréal, Fides, 1974, 243 p. / *Angéline de Montbrun ou les abîmes de la critique*, étude à paraître dans un numéro de la Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français, en 1982 / Jean Le Moyne, *Convergences*. Montréal. H.M.H. 1961 p. 89. / Jean Éthier-Blais, *Laure Conan présentée par M. Dumont*, *Le Devoir*, 14, 10, 61 : 11. / Soeur Jean-de-l'immaculée. *Angéline de Montbrun*, *Le Roman canadien-français*, coll. « Archives des lettres canadiennes », 3, Montréal et Paris. Fides. 1965. p. 105-122 / Roger Le Moine. *Introduction à Angéline de Montbrun*, op. cit., p. 93. / Jean Le Moyne. op. cit.. p. 89.] *Lettres québécoises*, (24), 14–18.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1982

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Pour célébrer les cent ans

d'Angéline de Montbrun

Des idoles au Dieu de Jésus-Christ

« Vous voulez que les idoles tombent en poudre devant vous. Mais ne suis-je pas assez malheureuse ? N'ai-je pas assez souffert ? »

Il y a cent ans, paraissait dans la *Revue Canadienne* (de juin 1881 à août 1882), le premier roman de la première romancière du Canada français : *Angéline de Montbrun* de Laure Conan. Le roman fut réédité quatre fois du vivant de l'auteur, c'est-à-dire jusqu'à l'année 1924. Il a connu ensuite trois nouvelles rééditions, dans la collection du « Nénuphar », dont il constitue le dixième titre : 1950, 1967, 1974. C'est tout. Si la première parution du roman a constitué une sorte d'événement littéraire, auquel, en 1884, lors de la publication en volume, une solennelle préface de l'abbé Casgrain devait ajouter un nouvel éclat, les rééditions de l'ouvrage, du moins depuis 1950, n'ont guère suscité d'intérêt. Très tôt, la fatalité a voulu que les critiques² et les commentateurs se détournent du roman pour s'attacher à la vie de l'auteur. Soupçonnée d'avoir écrit un roman purement autobiographique, Félicité Angers, dite Laure Conan, s'est vue peu à peu dépouillée de ses attributs de romancière. Bientôt on a cru avoir épuisé aussi ses secrets. Une fois les personnages démasqués, psychanalysés, la forme romanesque contestée, on a refermé et relégué aux oubliettes ce livre qui avait touché et édifié nos aïeux. Un livre écrit « sous le signe d'Électre », révèle Jean Le Moyne, peut-être le « plus malsain » de notre littérature³. « Un écrivain néfaste », dont « il est heureux que l'influence se soit éteinte⁴ », surenchérit Jean Éthier-Blais. Une oeuvre qui « est la confession vibrante d'un coeur qui a souffert⁵ », soutient, avec preuves à l'appui, soeur Jean-de-l'Immaculée, l'auteur de l'unique thèse qui ait été consacrée à *Angéline de Montbrun*. « *Angéline de Montbrun* repose sur une imposture », c'est « l'oeuvre romanesque la plus malsaine en même temps



que la plus révélatrice du XIXe siècle⁶ », résume et conclut Roger Le Moine. Avant de détourner les yeux de cette oeuvre équivoque, le XXe siècle, qui *en a vu d'autres* et qui n'a pas habituellement le scandale facile, jette le manteau de la pudeur sur la nudité d'Angéline qui lui paraît désormais sans intérêt puisque cette pure jeune fille n'est plus à ses yeux que le reflet trompeur d'une « vieille fille, respectable et tourmentée, solitaire, candide...⁷ », selon la présentation galante de Jean Le Moyne. Aussi ne reste-t-il plus guère au Québec et au Canada français que quelques professeurs-et-leurs-étudiants qui s'intéressent encore à *Angéline de Montbrun*.

Y a-t-il place, dans ce livre, qu'on dit éventé, pour un lecteur de ce vingtième siècle finissant ? Oublier les critiques, faire table rase des préjugés de tous ordres, mettre de côté les dernières trouvailles de la psychocritique, retrouver, au fond de soi, si elles n'ont pas été encore complètement occultées, les valeurs qu'ont tenté de léguer à leurs descendants ceux qui ont fait ce pays, gommer l'image de la romancière elle-même et lire *Angéline de Montbrun*, comme pour la première fois, en cette année de grâce 1981. Est-ce possible ?

Du jardin des délices . . .

Le roman s'ouvre sur une lettre de Maurice Darville, l'invité de Charles de Montbrun et de sa fille Angéline, à sa soeur et confidente Mina. Cette lettre est importante, non seulement parce qu'elle contient l'aveu de l'amour du jeune homme pour l'amie d'enfance de Mina, mais surtout par la *révélation* qu'elle apporte au sujet du maître de Valriant et de sa fille. Maurice, en effet, est encore sous le charme. Il le demeurera aussi longtemps qu'il habitera cette maison et ce jardin. Il y a de quoi. Valriant est un lieu privilégié, une sorte de paradis terrestre où il est donné aux humains de converser avec dieu-père et avec sa-fille-unique, engendrée à son image et à sa ressemblance.

— Maurice est amoureux : il exagère !

C'est ce que chacun se dit d'abord. Pourtant l'on ne tarde pas à se rendre compte que ces métaphores divinisantes trouvent, dans le caractère des héros et



Maison où naquit et vécut Laure Conan à la Malbaie

dans les liens qui les unissent, leur fondement. Non seulement ne sont-elles pas exagérées dans la bouche du futur fiancé, mais c'est d'elles que l'univers romanesque tire sa réalité, sa cohérence et son ferment tragique. Ce père a mis en sa fille *toutes* ses complaisances ; cette enfant doit *tout* à son père. Elle est son peuple ; il est son dieu. Pour le profane qu'est l'homme soupirant, chaque rencontre avec le père-et-sa-fille se produit sous le signe du sacré. Elle porte la marque de la soudaineté, l'éclat lumineux qui éblouit et la gratuité d'une apparition :

Enfin, la porte s'ouvrit, et un nuage me passa sur les yeux : Angéline entra suivie de son père. (P. 95.)

(. . .)

On a ici des habitudes bien différentes des nôtres. Figure-toi, qu'avant cinq heures M. de Montbrun se promenait dans son jardin.

J'étais à le considérer, lorsque Angéline parut, belle comme le jour, radieuse comme le soleil levant. (98.)

(. . .)

je fus bien surpris d'apercevoir M. de Montbrun, qui était entré sans que je m'en fusse aperçu, et debout devant moi, me regardait attentivement. (102.)

Pour Maurice, ce dieu qui se promène dans le jardin des délices est un

dieu de crainte, comme Celui de l'Ancienne Loi, tandis qu'Angéline « vit en lui un peu comme les saints vivent en Dieu ». À l'instar du Dieu des jansénistes, ce dieu n'a que faire du mérite des hommes qui ne savent pas s'ils sont dignes d'amour ou de haine. Pour oser espérer être accueilli comme un fils par ce père, comme un futur fiancé par cette fille, il faudrait à Maurice un médiateur ou une médiatrice qui puisse agréer au dieu. Mina, parce qu'elle aime de Montbrun comme une femme aime un homme, parce qu'il est un homme et non un dieu, est toute désignée pour cette fonction. C'est elle qui dicte à Maurice la conduite à tenir et lui suggère les paroles qui sauront fléchir la volonté du tout-puissant. Envoûté par la beauté physique d'Angéline, Maurice avoue que « quand elle est là, tout disparaît à [ses] yeux », qu'il perd la notion du temps. Il est pris dans un « embarras de paroles ». Il ne lui reste, pour confier ses états d'âme à la bien-aimée, que le recours du chant. « Quand je l'écoute, alors le feu sacré s'allume dans mon coeur, confie-t-il à Mina, alors je sens que j'ai *une divinité en moi*. » (97.) Dans l'attente de la bienveillance du Père et des faveurs de la Fille, Maurice, pauvre mortel, cultive la seule vertu qui soit de mise, non pas l'espoir, ce sentiment humain trop terre à terre, mais la divine *espérance*, la vertu qui fait soupirer après les biens célestes et la vision

béatifique : « Puisque j'ai encore l'espérance, gardons-la. » (97.) Commet-il une indiscretion, Maurice s'en accuse comme d'une faute et accompagne l'aveu qu'il fait au Père de l'indispensable *contrition*. Quand il sollicite la main d'Angéline, Maurice reconnaît le caractère sacré des liens qui unissent Charles de Montbrun et sa fille : il demande humblement qu'on lui fasse la faveur de participer à cette filiation unique et d'être associé au culte d'Angéline pour son père (116). Sa prière s'achève dans l'abandon le plus total : « Je vous en prie, prenez la direction de toute ma vie. » (117.) Quand il devra s'éloigner, temporairement croit-il, Maurice fera brûler une lampe qui répandra sur le portrait de la bien-aimée quelque chose de céleste qui le distrait et l'apaise (150).

L'amour de Maurice pour Angéline s'est allumé dès sa première vision ; il se nourrit chaque jour dans la contemplation de l'objet aimé. Mais Angéline tient toute sa beauté de son père, véritable dieu-soleil, elle qui a « tout l'éclat, toute la fraîcheur, tout le charme, tout le rayonnement du matin » (106) ! Il suffirait que le père disparaisse pour que le triangle lumineux éclate, que l'univers sacré de Valriant s'effondre et que triomphent les ténèbres. Maurice saurait-il encore contempler la face obscure d'Angéline ? Angéline pourrait-elle garder, tourné vers elle, un regard dans lequel elle ne reconnaîtrait plus le reflet de sa propre extase devant le père ?

L'envoûtement, qui a eu raison du cœur de Mina, est d'un tout autre ordre que celui qui tient Angéline sous l'emprise sacrée et fatale de son père. Il n'a rien à voir non plus avec la séduction qu'a éprouvée Maurice à la seule vue d'Angéline, « belle comme le jour, radieuse comme le soleil levant ». Mina demeure exclue du temple où Angéline adore son idole et dans lequel Maurice, lui, voudrait se « prosterner devant » la fille du soleil, « l'Étoile du matin ». Tout en protestant de son amitié pour Angéline et de son affection toute fraternelle pour Maurice, Mina ressent le caractère périlleux du double culte qu'on célèbre à Valriant.

Les hommes peuvent-ils impunément fabriquer des images de la divinité et se prosterner devant elles ? Ne sont-ils pas très fragiles les liens qui lient les créatures à leurs propres rêves au détriment des êtres réels qui sont chargés seulement de les incarner ? Mina s'attendrait certes sur l'amour du jeune couple et fait des vœux pour le bonheur de son frère et de son amie. Mais elle s'applique à faire entrer dans la maison-sanctuaire au moins un souffle de liberté. Si elle pouvait faire descendre le Dieu de son piédestal, ouvrir les yeux de Maurice : . . . « peut-être t'aimerait-elle déjà si elle aimait moins son père. Cette ardente tendresse l'absorbe. » (113.) Comment défaire ce noeud fatal qui lie les hôtes de Valriant sans être soi-même rejetée dans la solitude ? Que répondre à Angéline qui chante les louanges du maître : « Croyez-moi, quand vous l'aurez observé dans son intimité, vous aurez envie de faire comme la reine de Saba, qui proclamait bienheureux les serviteurs de Salomon [. . .] j'aimerais mieux être sa servante que la fille de l'homme le plus en vue du pays. » (122.) Mina ne demande pas mieux que d'entrer dans l'intimité du « plus honnête homme » du pays (99), mais elle n'a que faire d'un dieu fabriqué de toutes pièces, elle qui n'a pas « du tout le culte du veau d'or ». À sa correspondante Emma S., qui se prépare à entrer chez les Ursulines, elle confie son inquiétude et ses rêves. Cette parfaite mondaine se révèle, dans sa correspondance, le plus chrétien des personnages de ce roman, elle qui trouverait redoutable « d'être aimée par dessus tout » (131). C'est encore à l'amour excessif d'Angéline qu'elle songe quand elle cite saint Augustin : « Mon poids, c'est mon amour. » Sur un ton badin, elle tâche de démythifier l'idole aux yeux de sa fille : « . . . dites à votre père que je n'aurai pas été une semaine à Valriant sans lui découvrir bien des défauts ». (125.) Elle confie encore à Emma S. qu'il ne lui déplairait pas de « voir l'humiliation de ce superbe » qui « ne voit que sa fille » (140). Mina, amoureuse. Mina, jalouse. Mina, désinvolte. Face à la fragile perfection et à la vulnérable beauté d'Angéline. Que viennent les jours mauvais, la mon-

daine saura où chercher la force qui l'affermisse, tandis que la parfaite verra toute sa vertu s'écrouler en même temps que son idole. À celle-là, il suffira de continuer à creuser le chemin de son cœur que n'avaient jamais déserté la foi, l'espérance et l'amour ; celle-ci, devra traverser le désert de l'ennui et de la soif, se fabriquer des images, qui lui rappellent la figure de son dieu, avant qu'elle ne parvienne au seuil de la terre promise.

. . . à la vallée de larmes

La dernière partie du roman, et aussi la plus importante, est tout entière constituée par le journal personnel d'Angéline et par quelques-unes de ses lettres. Après la mort accidentelle de Charles de Montbrun, Mina a quitté Valriant pour poursuivre, dans le silence et, sans doute, dans la paix, le chemin de vérité qui était le sien depuis toujours. Le charme, qui tenait Maurice envoûté par son idole, s'est brisé une fois que le triangle magique eût éclaté. L'angélique enfant, que le lecteur croyait bien connaître — même si elle ne lui était jamais apparue que de l'extérieur, sous les apparences flatteuses d'un rayon lumineux réfracté par l'amour de Maurice et l'amitié de Mina — a été retournée comme un gant. Sa beauté, sa douceur, sa suavité se sont évanouies. Une fois abandonnée à la solitude, la fille-de-Charles-de-Montbrun a perdu son visage et sa voix. Il lui faut, non pas renaitre, mais tout recommencer et faire, seule, le difficile apprentissage de la vie et de la parole. Jusqu'au jour de la disparition de son père, Angéline n'a jamais eu de vie propre ni de volonté propre; elle n'aurait même jamais entretenu ou éprouvé un sentiment qui n'eût pas reçu l'entière approbation de son père (96). C'est de lui seul qu'elle tenait tout son éclat. Ses seuls efforts tendaient à accentuer l'adorable ressemblance, pour ainsi être agréable à ce dieu qui voulait « qu'elle fût la fille de [son] âme et de [son] sang » (115). « Aucune autre éducation, s'exclamait avec raison Maurice, ne l'aurait faite celle qu'elle est. » (120.)

Retirée désormais dans la solitude de Valriant, devenu plus austère qu'un cloître, Angéline va connaître les douleurs de son propre enfantement comme femme et comme chrétienne. « Celui qui aime son père [. . .] plus que moi . . . » « Laissez les morts ensevelir les morts. » Petit à petit, parmi ses gémissements, ses cris de révolte, ses retours en arrière, ses tentatives pour ressusciter la chère présence (. . . « je parlais à ce cher portrait comme à mon père lui-même ») (158), Angéline commence à balbutier l'A B C des Évangiles. Passer de l'idolâtrie au panthéisme romantique, c'est un premier pas qui manifeste un désir de guérison. Angéline va plus loin. Si elle ne nomme pas encore le Dieu de Jésus-Christ, elle cherche un Dieu bon, un Dieu père qui soit distinct de celui qu'elle a adoré jusqu'ici : « Ô mon Dieu, vous ne me laisserez pas seule avec ma douleur, vous qui avez dit : 'Je suis près des coeurs troublés.' » (159) Elle reconnaît sa faiblesse. C'est sans indulgence, avec des accents qui ne trompent pas, qu'elle se défie d'elle-même. La fière Angéline a peur de la solitude qui est bonne seulement pour « les calmes, pour les forts ». Dorénavant, elle demande d'être délivrée de ses propres rêves. « Celui qui prétend aimer Dieu qu'il ne voit pas et n'aime pas son prochain qu'il voit . . . » Angéline a besoin d'abord que le souvenir de son père la conduise vers les pauvres et les plus démunis avant d'apprendre le détachement qui n'attend aucune récompense.

C'est également dans cette partie du roman que, dépouillée de son masque d'illusion, apparaît la vraie figure de Charles de Montbrun. À mesure que le souvenir de l'homme vivant s'estompe, que se relâche le noeud physique qui retenait Angéline fixée à son image, la vie et la mort du père révèlent tout leur sens. En naissant enfin à sa vie d'adulte, la fille permet à celui qui a tenu auprès d'elle le rôle du père de commencer, dans le roman, sa vie d'homme. Charles de Montbrun, qui n'avait été connu du lecteur que dans sa relation à Angéline, se met à grandir à son tour. Tout un pan de sa vie de charité sort de l'ombre. Au souvenir



Pierre-Alexis Tremblay

des gestes chrétiens de Charles de Montbrun, qui sont désormais rendus encore plus éloquents par sa mort chrétienne, Angéline s'émeut et reprend à son tour le chemin qui conduit vers les autres, non plus, cette fois, pour plaire à son père-selon-la-chair, mais pour se rapprocher de la Vie dans laquelle il l'a précédée et dont il a vainement tenté, vivant, de lui indiquer le sens.

Petit à petit, Angéline passe de l'adoration du Dieu de crainte à la recherche du Dieu d'amour, de l'Ancienne Alliance à la Nouvelle, du culte des idoles au Dieu de Jésus-Christ, du panthéisme romantique à la foi en un Dieu personnel, miséricordieux. Sur son lit d'agonie, après avoir obligé Angéline à dire avec lui : « Que la volonté de Dieu soit faite ! » (162), Charles de Montbrun s'était écrié : « Amour sauveur [. . .] je vous la donne . . . Ô Seigneur Jésus, parlez-lui . . . Ô Seigneur Jésus, consolez-la. » (163) Maintenant, Angéline, qui apprend à connaître le désert de son coeur, supplie Mina, la moniale : « Demandez à Jésus-Christ que je l'aime avant de mourir. » (167) Pour elle, en perdant son père, elle a perdu son dieu. Depuis, elle avoue avoir perdu aussi la « claire vue de Dieu » qui lui « fut donnée à l'heure de l'indicible angoisse » (168). Quand elle réussit à prier, Angéline s'abandonne à d'étranges prières : « Ô Seigneur Jésus, vous le savez, ce n'est pas vous que je

veux, ce n'est pas votre amour dont j'ai soif . . . » (199.) La nuit qu'elle traverse est pleine d'apitoiement sur elle-même, de regret, de dégoût de la vie, de cris de révolte. Non, cette Angéline-là n'est pas un ange, ni une sainte, ni une mystique. C'est seulement une femme solitaire, fatiguée de la vie, menacée par le désespoir — « Je suis une femme qui a besoin d'être aimée » (190) —, qui ne peut rien faire pour sortir de son état de prostration, une femme qui n'attend aucun miracle. La fièvre, la superbe Angéline a été écrasée. Sa longue introspection lui a révélé son propre néant et sa propre irrégion : « Que Dieu ait pitié de moi ! Il m'est bien peu de chose . . . » (201) À cette Angéline, pure et fière, soeur des filles de Port-Royal, pour qui la vie est écrite comme un destin, rien ne peut venir du côté des humains. À l'instar de Pascal, le Solitaire, il lui faudra la révélation du Feu. Cette révélation lui est donnée, alors qu'elle se prosterne pour adorer le Saint-Sacrement : « il se répandit dans mon coeur, (note-t-elle, dans ce qui est son *Mémorial*⁸.) une foi si vive, si sensible. Il me semblait sentir sur moi le regard de Notre-Seigneur et depuis . . . » (213.) Angéline elle aussi s'accuse, reconnaît qu'elle a adoré une idole, prie. Au « Père juste le monde ne t'a point connu, mais je t'ai connu », de Pascal, répond le « Ô maître du sacrifice sanglant ! je vous ai compris » (213), d'Angéline de Montbrun. Sans doute, Angéline aussi prend-elle la résolution de se soumettre totalement à Jésus-Christ et à son représentant. Quelque temps après cette *conversion*, elle reçoit une lettre du P.S., missionnaire, en réponse à la sienne, qui lui parle sévèrement, lui cite la phrase célèbre de saint Augustin : « la vertu c'est l'ordre dans l'amour » (230), et l'incite à s'approcher des sacrements. Désormais, Angéline est sauvée du désespoir et de la médiocrité ; elle promet « d'accomplir le grand commandement de l'amour » (235). Elle renonce à ses rêveries funestes et médite l'Évangile. Le nom de Jésus-Christ apparaît de plus en plus souvent dans ses notes. Elle se compare à la Samaritaine ou encore à cette femme malade « qui était toute courbée et ne pouvait regarder en

haut ». Même *convertie*, Angéline connaît sa faiblesse : « Entre la vertu ordinaire et la sainteté il y a un abîme. » (234.) Est-ce la conscience de sa propre fragilité et vulnérabilité qui la pousse à rester sourde au dernier appel de Maurice ? La chrétienne de trop fraîche date redoute la confrontation avec l'univers des idoles. Amour ? Bonheur ? Plaisir ? À ces biens fragiles, elle oppose désormais le sacrifice, le renoncement, la résignation et le désir de la paix. Elle a longtemps cherché un remède à la douleur dans l'évocation du passé ; maintenant elle ne songe plus qu'aux biens futurs. Il reste beaucoup de nuits à traverser, à cette néophyte, avant qu'elle ne découvre la lumière du présent. La joie peut-elle cohabiter avec la tristesse ? Angéline se défie de l'une et de l'autre. En perdant ses idoles, le Valriant s'est métamorphosé en une vallée de larmes. Seule, Angéline ne l'a pas quitté. Elle ne l'habite pourtant plus comme une demeure ; elle y marche péniblement comme sur un long et aride chemin.

Aux lecteurs de 1981, s'il s'en trouve, ce roman aussi pourra paraître long et aride. Faut-il pour autant s'en détourner ? Retirée en sa solitude austère, Angéline de Montbrun doit-elle demeurer inconnue ? Parmi les personnages de roman du XIX^e siècle, elle est pourtant l'*héroïne* qui fut le moins étrangère aux hommes et aux femmes d'il y a cent ans. Quelque part au fond de son cœur, l'époque contemporaine cache soigneusement les infirmités, les rides et la sagesse qui pourraient la faire prendre pour une centenaire. Tout recommencer à zéro. La vie et la littérature. Adorer l'éternelle jeunesse. Comme une idole. *Angéline de Montbrun* ? Allons donc ! Qui peut trouver un écho de ses préoccupations humaines et de ses rêves chez « l'enfant de prédilection » de Laure Conan ? La solitude, l'amour, la mort et l'ennui ont fait leur temps eux aussi. De quoi parlent donc les romanciers actuels ? Leurs longs monologues désarticulés ne renvoient-ils pas, comme en un lointain écho, les murmures de

révolte et la plainte ancienne et universelle d'Angéline de Montbrun ? □

Gabrielle Poulin

1. Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, dans *Oeuvres romanesques*, I, édition préparée et présentée par Roger Le Moine, coll. du « Nénuphar », Montréal, Fides, 1974, 243 p.
2. « *Angéline de Montbrun* ou les abîmes de la critique », étude à paraître dans un numéro de la *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, en 1982.
3. Jean Le Moine, *Convergences*, Montréal, H.M.H., 1961, p. 89.
4. Jean Éthier-Blais, « Laure Conan présentée par M. Dumont », *Le Devoir*, 14, 10, 61 : 11.
5. Socur Jean-de-l'Immaculée, « Angéline de Montbrun », *Le Roman canadien-français*, coll. « Archives des lettres canadiennes », 3, Montréal et Paris, Fides, 1965, p. 105-122.
6. Roger Le Moine, « Introduction à *Angéline de Montbrun* », *op. cit.*, p. 93.
7. Jean Le Moine, *op. cit.*, p. 89.

Revue *Études françaises*



PETIT MANUEL DE LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Vol. XIII, n° 3-4

6\$

Répertoire — Panorama historique du régime français et des classiques de notre littérature — Littérature québécoise contemporaine (1960-1977) : poésie, roman, théâtre, essai — L'avenir de la littérature québécoise.

FRANCIS PONGE

Vol. XVII, n° 1-2

6\$

LE MANIFESTE POÉTIQUE/POLITIQUE

Vol. XVI, n° 3-4

6\$

Études françaises

Abonnement annuel (1982)

Pays étrangers 15\$ Institutions 19\$

Le numéro double 6\$

Le numéro simple 4\$

littérature



LE MYTHE DE MARIA CHAPDELAINE

N. Deschamps, R. Héroux et N. Villeneuve

La version connue du roman de Louis Hémon « *Maria Chapdelaine* », vénérée et étudiée depuis sa première publication par les lecteurs et les critiques, n'était pas l'original. 264 p. 19,75\$



LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
C.P. 6128, succ. « A »
Montréal, Qué. H3C 3J7
2910, bd Édouard-Montpetit
Montréal, Qué. H3T 1J7

En librairie
OU
chez l'éditeur